CHAPITRE LVI.

LA TOUR DE PINON.

APRÈS le déjeûner, nous partîmes pour Pinon, le château par excellence, le plus beau, le plus magnifique peut-être du département, et que je n'avais point encore visité. Comment entreprendre de décrire même rapidement toutes les merveilles qui se multipliaient pour ainsi dire sous nos pas, la richesse des sites, l'élégance des promenades, qui fuient dans l'ombre et serpentent comme le cours sinueux des rivières, la verdure si douce, si agréable des prairies au milieu desquelles l'Elette semble se jouer, l'odeur si suave des bois, la prodigieuse étendue du parc, la vue si gracieuse du château, qui apparaît dans le lointain, couronné par de grands arbres? Mon honorable guide prenant plaisir à me faire passer par les plus belles allées, sous des massifs de haute futaie, ou sous des groupes d'arbres verts, me conduisit tout d'abord au lac : charmante solitude, ombragée par des saules pleureurs, qui se reflètent dans une onde pure comme le cristal : nulle mauvaise herbe ne la trouble, ni ne cache aux regards sa limpidité. Je fus saisi d'admiration, en présence de cette magnifique nappe d'eau qui s'étendait devant moi immense, profonde et transparente comme un beau lac du pays de Genève : on trouve là un petit chalet, qu'on entrevoit à peine au milieu des plantes grimpantes qui le recouvrent, et qui devient dans la belle saison le rendez-vous des visiteurs : avec quel bonheur je m'assis sur des siéges de mousse, qui servent parfois de table aux joyeux déjeuners! Une délicieuse promenade dans la forêt nous amena des bords du lac à la fontaine Charmante. C'est une petite source d'une pureté admirable, qui coule

lentement dans l'ombre des bois, et au milieu d'arbres de mille espèces, qui cachent leurs têtes au milieu des roches. Le site est ravissant, enchanteur, et on ne quitte jamais qu'à regret ces lieux solitaires.

Montant de là au presbytère du village, nous allâmes chercher M. le curé et le prier de nous mener à la tour. De jolies allées tournantes, fort douces d'abord et admirablement ombragées, qui partent du bas de la montagne et se replient dix fois sur elles-mêmes en grimpant, puis pour les plus hardis et les plus intrépides, de petits sentiers fort sombres, presqu'à pic, semblables à ceux d'un labyrinthe, vous font apercevoir le sommet de la colline, élevée elle-même d'environ 240 pieds au-dessus du ruisseau qui coule au bas du vallon : de grands bois vous environnent de toutes parts et semblent monter avec vous; les aspérités du terrain vous forcent de garder le silence, qui n'est interrompu que par les rares chants de l'oiseau, ou plutôt par les cris agaçants de la pie. Après mille circuits escarpés, qui vous ôtent presque la respiration, et qui l'ôteraient toute entière à maintes personnes chez qui le poumon n'est point dilaté, vous arrivez enfin à la muraille crénelée qui sert d'enceinte au donjon lui-même. Une forêt de lierres magnifiques et une multitude de larges plantes de toute espèce couvrent de leur épais feuillage une grande partie de cette muraille. La porte d'entrée est défendue par une serrure à secret et par de fortes armatures en fer. La précaution n'est point inutile contre un coup de main des voleurs. Notre aimable guide, quoiqu'au courant du secret, ne l'eût point trouvé peut-être, si le fils du jardinier ne fût monté avec nous, portant le trousseau de clefs. La porte ouverte, je monte un escalier en pierres, de quatorze marches, qui aboutit au terre-plain de l'enceinte. Presqu'au centre de cette même enceinte s'élève le donjon,

ou la tour de Pinon. L'ensemble du monument, les grands massifs de verdure qui l'accompagnent de tout côté, présentent un aspect extrêmement pittoresque, et auquel j'étais loin de m'attendre : quatre tourelles engagées les unes dans les autres et couronnées par une plate-forme, composent le donjon haut de près de soixante pieds. J'ai remarqué avec plaisir, à gauche dans une niche de la muraille, une statue de la sainte Vierge, qui date du moyen-âge, avec ces paroles gravées sur la pierre elle-même : *Sit nomen Domini benedictum !* Que le nom du Seigneur soit béni ! (JOB, I, 21).

Il me serait impossible de décrire les richesses en tout genre qui sont renfermées dans cette tour gothique : je les parcourrai rapidement avec la plume, comme je l'ai fait au jour de mon excursion. J'avais eu la sage précaution de me procurer au presbytère la petite brochure intitulée : *Une matinée au château de Pinon,* (*) qui se vend au profit des pauvres de la commune; et aujourd'hui encore, comme l'an dernier, elle me servira de guide. La porte d'entrée tournée vers l'ouest est richement sculptée et présente plusieurs beaux ouvrages et de fines ciselures du XVe siècle. L'écusson de la famille de Courval surmonte cette porte, sur laquelle on lit en larges lettres gothiques, la devise : *Semper et ubique fidelis !* Toujours et en tout lieu bien fidèle ! Une autre inscription paraît gravée en deux parties, à une certaine hauteur dans la muraille et annonce :

ROBERT DE COUCY, SIRE DE PINON.
ANNO DOMINI J.-C., 1230.

La première salle au rez-de-chaussée, est la salle dite des Gardes. On s'arrête surpris et émerveillé à l'aspect d'une riche et immense collection d'armes de toutes sortes, et

(*) Par Victor PETIT, membre de plusieurs sociétés archéologiques.

toutes du moyen-âge. Près de deux cents pièces d'armures garnissent les parois de la salle et montrent le moyen-âge lui-même dans toute son originalité. Depuis le sol jusqu'aux poutres peintes du plafond, tout est couvert d'armes en faisceaux, de trophées, d'étendards, de devises et d'inscriptions en diverses langues. J'aperçus à droite, une statue de saint Louis, roi de France : à gauche, une autre statue représente Robert de Coucy, sire de Pinon, armé de pied en cap. A la vue de toutes ces cuirasses, de tous ces boucliers si larges, de toutes ces cottes d'armes, de toutes ces mailles de fer, de toute cette armure si pesante des anciens et preux chevaliers, je me rappelais avec bien du plaisir ces paroles du cantique des cantiques, où le plus sage et le plus puissant des rois d'Israël célébrait la gloire et la beauté incomparable de son épouse : « Votre cou, ma bien-aimée, disait-il dans un admirable transport, est semblable à la tour de David, qui est elle-même environnée de boulevards : mille boucliers y sont suspendus avec toutes les armes des plus vaillants guerriers. Voici le lit de Salomon, où il rend la justice : il est gardé par soixante hommes des plus forts parmi les forts d'Israël. Je les vois devant moi qui portent tous des glaives, qui tous sont très-habiles et très-expérimentés dans la guerre et dans l'art des combats : chacun d'eux a l'épée suspendue au côté et se tient en garde contre les surprises de la nuit. » J'ai vu là, Jeanne d'Arc, avec sa lance redoutable, avec toute son armure guerrière et longtemps invincible.

Quarante marches d'un escalier en pierres conduisent à la salle du premier étage, appelée la salle des Chevaliers. De même que dans la salle d'en bas, de belles colonnes en pierres qui, par le style de leurs chapiteaux, rappellent les premières années du XIIIe siècle, soutiennent les poutres apparentes et peintes du plafond, qui

est lui-même de couleur d'azur, semé de fleurs de lys d'or. On y admire une nouvelle collection d'armures, composée de près de cent pièces, toutes fort remarquables par leur rareté et par leur ancienneté. Des écussons de toute forme, diverses devises peintes sur les murailles décorent cette nouvelle salle. Je la quittai à regret, pour monter à celle des Dames, par trente marches qui y conduisent. Ici au contraire, je fus surpris de ne point trouver d'armes, mais seulement des tableaux antiques et d'anciens meubles. Huit colonnes à chapiteaux feuillagés soutiennent la voûte, à laquelle est suspendue la chaînette d'une lampe : la salle est doucement éclairée par deux fenêtres ornées de médaillons peints sur verre et qui datent du XVIe et du XVIIe siècles. J'ai admiré un tableau du couronnement de la Vierge, au jour de sa glorieuse Assomption, l'adoration des Bergers et celle des mages, deux statuettes représentant la Justice et la Prudence. On remarque encore çà et là divers objets ciselés, entre autres l'encrier placé sur une table, où se trouve un vieux registre destiné à recevoir les pensées plus ou moins heureuses des nombreux visiteurs que reçoit la tour de Pinon. Ce livre est, malgré beaucoup de feuillets insignifiants, fort curieux à parcourir : on y trouve la signature la plus humble à côté des noms les plus aristocratiques, un nom obscur à côté d'un nom célèbre. J'ai écrit au bas du dernier feuillet :

Turris fortissima nomen Domini; ad ipsum currit justus et exaltabitur. PROV. XVIII, 20. (*)

CHOLLET,
Curé Doyen de Villers-Cotterêts, 18 Juillet 1851.

De là, nous montons une dernière fois par trente-qua-

(*) Le nom du Seigneur est une tour inexpugnable, le juste court s'y renfermer, et il y trouve son appui et sa force.

tre marches déjà fort usées au sommet de la tour : belle plate-forme dallée en larges pierres et bordée d'un mur crénelé à un mètre de hauteur. Au milieu d'une rangée de corbeaux ou consoles, qui dominent, je remarquai sur la face extérieure de chacun des créneaux, un écusson sculpté qui reproduit les armes des principales et anciennes familles de la province de Picardie. Un panorama magnifique s'étend de tout côté devant vous : le coup d'œil est saisissant par l'infinie variété et par l'immensité de son développement à perte de vue. Vers le nord-est, j'apercevais fort distinctement l'imposante et majestueuse cathédrale de Laon, et de l'autre côté, vers le couchant, la colossale tour de Coucy, le roi des donjons ! Malheureusement, un prolongement de colline ne laisse apercevoir que le sommet de la vieille et célèbre tour : la petite ville de Coucy est complètement cachée. La ville de Laon au contraire développe tout entière sa pittoresque silhouette, dominée par les hautes tours de sa cathédrale. Si le temps le permet on peut malgré la distance de quinze kilomètres en ligne droite, reconnaître les principaux édifices de l'antique cité. A la base de la montagne de Laon, se perdent dans l'azur du ciel les immenses plaines qui s'étendent du côté de Vervins et de la Belgique. De toutes parts se déroulent devant vous, comme dans un immense tableau, les vallées, les plaines, les rivières qui serpentent, les villages, les bois, les châteaux, les maisons de campagne, qui cachent leur tête dans de superbes avenues, les vignes, les rochers, les hameaux et les montagnes qui se perdent et disparaissent à l'horizon. « A chaque heure du jour, dit l'au-
» teur même de la brochure, d'où j'ai tiré la plupart de
» ces détails, le magnifique panorama qui nous entoure,
» offre des effets de lumière, que l'on ne se lasse point
» d'admirer. Sur une aussi vaste étendue, les ciels

» d'orage, que rien ne cache, se montrent dans toute » leur terrible puissance; et si la tempête s'étend au-des- » sus de la vallée de Pinon, rien ne peut rendre l'im- » pression de tristesse et d'effroi que l'on ressent, si le » hasard vous a retenu dans la salle des Chevaliers, ou » celle des Dames, de la tour féodale bâtie en l'honneur » de Robert, sire de Pinon. » En descendant, j'ai lu gravée sur un écusson, qui est lui-même placé au-dessus de la porte de l'escalier, l'inscription suivante :

L'AN DE GRACE 1821, ERNEST-ALEXIS DUBOIS, VICOMTE DE COURVAL, COMMENÇA CE MONUMENT, EN ENTIER DE SA COMPOSITION. TOUT L'ENSEMBLE ET LES DÉTAILS ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS DE SA MAIN, D'APRÈS LES RÈGLES DE L'ARCHITECTURE GOTHIQUE, DANS LE STYLE DU XIIIe SIÈCLE : IL L'A TERMINÉ L'AN 1828.

On aperçoit du haut de la route de Laon le sommet de cette tour, qui s'élève au milieu des bois, immenses et magnifiques comme le parc qui les avoisine.

CHAPITRE LVII.

LE CHATEAU DE PINON.

Nous descendons de là au château, qui est lui-même une autre merveille au milieu de tant d'autres. Je renonce à décrire toutes les richesses, toutes les beautés, toute la magnificence que nous rencontrons sur nos pas, dans le vestibule, dans la salle à manger, dans le grand et le petit salon, dans la salle de billard, dans la bibliothèque, qui contient près de six mille volumes, dans le cabinet d'antiquités et de minéralogie et jusque dans les ateliers. Le grand escalier orné de fleurs et d'arbustes rares, tous les corridors offrent aux regards des

tableaux des plus habiles maîtres, tous les portraits de famille de différents peintres, et des artistes les plus distingués. Je vois le vicomte de Courval, maître de camp, en armure, blessé à la bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745; le portrait en pied, grandeur naturelle du général Moreau, né à Morlaix (Bretagne), le 11 août 1763, mort à Dresde, dans la nuit du 1er au 2 septembre 1813. Près de l'illustre général, apparaissent aussi les portraits en pied des huit généraux, ses glorieux compagnons d'armes : Macdonald, Kléber, Jourdan, Bernadotte, Lefévre, Hoche, Richepanse et Moncey. Dans beaucoup de pièces, on retrouve plusieurs fois répétées et dans différentes attitudes les portraits de M. le vicomte de Courval, de Mme la vicomtesse, née de Saint-Mars, fille du général Moreau. J'aperçois encore d'ici celui de Melle de Courval, qui orne le haut du grand escalier : habillée en amazone, elle monte un coursier fougueux, qui se montre docile à sa voix, et qu'elle conduit avec une rare habileté : cette gracieuse figure m'a vivement frappé, et j'oublierai difficilement ces traits si vifs, si fins et si nobles tout à la fois où se peignent la bonté et la douceur : cette aimable personne a épousé, le 27 novembre 1850, M. le marquis de Chaponay : c'est le pasteur du lieu, si digne de la confiance et de l'amour de ses ouailles, accompagné du vénérable doyen d'Anizy, qui a béni cette alliance conjugale, et appelé sur cette union toutes les bénédictions du ciel et de la terre.

J'ai admiré également dans les corridors des étages supérieurs une foule de tableaux représentant des batailles, des combats d'animaux, des paysages, des scènes champêtres, des chasses nombreuses et animées, des danses villageoises, des naufrages, des tempêtes ou des incendies, une infinité de gravures presque toutes singulièrement remarquables : j'ai reconnu avec plaisir plusieurs

sujets religieux, comme le Serpent d'airain et l'Invention de la Sainte-Croix, etc. : j'ai contemplé des dessins mythologiques, tels que le Triomphe de Galatée et de Diane chasseresse, des tableaux historiques et une Scène du Déluge qui produit un grand effet; enfin on trouve là des traits de fidélité bien touchante, qu'offrent aux hommes, souvent ingrats et pervers, les chiens et les chevaux; on s'arrête volontiers et on est tout ému devant une gravure représentant le premier de ces animaux amis de l'homme, qui lèche les plaies de son maître, et suce le sang qui coule de ses blessures profondes, afin de l'étancher. On voit avec délices des vues de Rome et de Naples, des barques de pêcheurs et les cascades de Tivoli. Ils sont innombrables les pastels, les aquarelles, les peintures de toute espèce, les objets d'art, les cristaux, les porcelaines antiques, les émaux, les meubles rares et précieux, les pendules, les consoles en marqueterie d'ébène, d'écaille ou de cuivre, les boiseries de chêne sculpté, les armes, les orfévreries, les draperies et les tentures de toute forme et de toute couleur, qui appartiennent à la Renaissance, ou aux règnes de Louis XIV et de Louis XV. Excepté le mardi, on est admis tous les jours à visiter l'intérieur du château, et le moment le plus favorable est de trois heures à six. Au sortir du château, nous traversons le pont et la belle grille en fer; je m'arrête quelques instants pour lire sur deux tablettes en pierres :

ANNO D.-N. J.-C. M.V.C.C.C.X.L.V.I. ERNESTUS A. D. VICECOMES. DE. COURVAL. SINE. ULLO. CONSILIO. VEL. AUXILIO. IPSE. PROPRIA. ARTE. INGENIO. ATQUE. MANU. ME. INVENIT. ÆDIFICAVIT. SCULPSITQUE. DEBELLANTE. NATURA. ADJUVANTE. DEO.

« L'an de N.-S. J.-C. 1846. Ernest-Alexis Dubois, vi-
« comte de Courval, n'ayant d'autre conseil et d'autre
« secours que son amour pour les arts et son génie,

« m'a conçu, a travaillé de ses propres mains à ma cons-
« truction, a fait toutes les sculptures, malgré les obsta-
« cles du terrain et avec l'aide de Dieu. »

Au centre même de l'une des faces du pont, je remarque dans un cartouche élégant les initiales M. C. Moreau-Courval, entrelacées, et sur la face opposée les armoiries de la famille. Les mêmes chiffres reparaissent sur la belle et riche balustrade servant de parapet.

Avant de quitter ces lieux enchantés, je jette un dernier regard sur le château et sur la cour d'entrée qui est recouverte d'un beau sable fin et blanc, entremêlé de légers coquillages, sur les massifs de fleurs habilement disposés par groupes : nous parcourons rapidement et par un brûlant soleil de juillet, les pièces d'eau si claire et si limpide, et surtout si abondantes! les jardins remplis de myrthes, de plantes et d'arbustes de toute espèce, les orangeries, les serres, les remises, les écuries même. Je m'éloigne avec peine de ces lieux fortunés, où des maîtres simples et modestes s'estiment heureux, et regardent même comme la plus douce jouissance de leur vie de faire du bien à leurs semblables, et de répandre leurs innombrables bienfaits sur tous les pauvres villageois d'alentour, qui les regardent avec raison comme leur père et leur seconde providence; et en m'éloignant, je ne puis me défendre de je ne sais quel sentiment de tristesse, en pensant que cette gracieuse et élégante habitation, que cette splendide demeure aujourd'hui illustrée, sanctifiée par tant de vertus et par la bienfaisance chrétienne, a été autrefois souillée, ensanglantée par un crime. Instruit par son père des liaisons de sa femme, dite la belle Picarde, et d'un commerce de galanterie qu'elle entretenait avec Charles Amanieu, marquis d'Albret, M. le comte de Lameth obligea celle-ci d'indiquer à son amant un rendez-vous au château de

Pinon. Le marquis d'Albret, le dernier descendant de l'illustre famille d'Albret du Béarn, accourut à Pinon, sans se douter de rien. Attaqué par trois domestiques armés, il fut blessé mortellement à quelques pas du château, dans la nuit du 5 au 6 août 1678 : il se défendit comme un lion et ne succomba qu'après avoir fait mordre la poussière à l'un de ses assassins : il vint mourir à quelque distance de là, percé de coups, près d'une petite fontaine solitaire. Cette fontaine coule encore silencieusement; ses eaux pures et limpides, sont aujourd'hui ombragées par un massif d'arbres que l'on aperçoit du château actuel, au milieu d'une belle pelouse baignée elle-même par la nouvelle rivière. La source a gardé le nom de Fontaine d'Albret. Pendant que je me livrais à ces tristes réflexions, nous étions arrivés au pied de la côte d'Anizy. Je pensais aussi à toi, cher et bien-aimé Catule, qui m'aurais si volontiers accompagné, et je me disais à moi-même : que n'est-il ici avec son maître ! avec quel bonheur il l'aurait suivi dans cette belle et délicieuse promenade que nous venons de faire ! mais je le reverrai bientôt, je l'embrasserai avec délices, pendant que lui se jettera à mon cou : demain au soir, je le serrerai dans mes bras; il n'aura pas plutôt entendu le bruit de mes pas, qu'il accourra au-devant de moi, qu'il bondira de joie et me comblera d'amitié et de caresses !!!